L'Abeille
de la Nouvelle-Orleans
Journal Hebdomadaire
Fondée le 1er Septembre 1827

Publiée par le Times-Picayune Publishing Co., au Times Picayune Building, Square Lafayette, Nouvelle-Orleans, Lne., Telephone Main 4100.

Enregistrée à la Poste de la Nouvelle Orleans, Lne., comme matiere de deuxieme classe, conformement a l'acte du 3 Mars, 1879.

En Louisiane et au Mississippi, par an $2.50
Pour les Etats-Unis, un an $3.00
Par mois 25c

La Republique Rhenane S'eveille

Chicago.—William E. Nash, correspondant du "Bulletin" et du Chicago "Daily News" câble de Berlin.

"Un meeting monstre des partisans de la République Rhénane va se tenir, dimanche prochain, dans la zone d'occupation belge, à Munchen Gladbach.

"Pendant ces dieux dernières semaines, un changement significatif s'est opéré dans le mouvement rhénan qui coincide en détail avec la politique française.

"Les éléments radicaux sous la direction de Hugo Von Metzen, ex-ingénieur des usines Krupp ont adopté un programme d'indépendance complète du gouvernement de Berlin.

"La Ruhr est comprise dans le plan de la nouvelle république. La république rhénane comprendrait, non seulement, la rive gauche du Rhin mais une bande profonde de cinquante kilomètres sur la rive droite allant de la Hollande à Baden.

"En retour de l'aide apportée par la France le nouvel Etat consentirait à assumer une portion de la dette des réparations pesant si lourdement aujourd'hui, sur le Reich allemand.

"Quelqu'un demandait, hier, à Von Metzen: "En portant ce coup à l'Allemagne, continuerez-vous à vous considérer comme de véritables Allemands?"—"Certainement, répliqua-t-il. Nous sommes tout aussi allemands que les habitants allemands de la Suisse ou de l'Autriche, mais nous ne sommes pas Prussiens.

"Si le territoire rhénan reste incorporé à la Prusse, il deviendra, certainement, le champ de bataille de la prochaine guerre. Nous voulons éviter cela à tout prix. Nous voulons être indépendants et de l'Allemagne et de la France.

"Les troupes françaises, à l'heure actuelle sont mieux reçues dans nos villes rhénanes que les troupes prussiennes. Mais elles devront être retirées aussitôt que possible après notre loyal consentement à payer promptement notre part de réparations et après que nous aurons reconnu loyalement notre part de responsabilité."

Le Senateur Johnson n'est Pas Content

Washington.—La publication d'une lettre envoyée par le Sénateur Johnson à un ami, en Californie, discutant l'aspect de la situation politique en 1924 a amené le Sénateur à faire une déclaration publique par laquelle il exprime le vœu que cet incident "sera pris par l'opposition comme une invitation à la lutte, en Californie."

La lettre à laquelle le Sénateur fait allusion fut écrite d'Europe, en mai dernier et adressée à Charles K. McClatchey de Sacramento.

Dans cette lettre le Sénateur Johnson disait qu'il serait heureux d'être élu Président mais ne croyait pas que le Président Harding serait battu. Il ajoutait qu'il ne voyait pas comment il pourrait réunir assez de votes "contre Harding, Hoover ou tout autre candidat."

La déclaration faite par le Sénateur Johnson dit: "La publication de cette lettre n'est importante qu'à un seul point de vue. Ce procédé illustre éloquemment le genre de politique fait par l'opposition, en Californie. —Une opposition que ne limite ni le sens de l'honneur, ni la décence la plus élémentaire.

"En mai dernier, étant en Europe, j'adressai à un ami personnel, Charles K. McClatchy de Sacramento une lettre toute personnelle. McClatchy, dans une lettre privée envoya des extraits, des extraits seulement de cette lettre à Albert E. Boynton, de San Francisco, Président du Comité Central républicain de Californie.

Andy Lawrence publie à San Francisco, un petit journal appelé le "Journal." Lawrence est le principal appui de Hoover en Californie et s'applique à me démolir. Lawrence, subrepticement obtint des lettres du bureau privé de M. Boynton et parmi ces lettres trouva celle de McClatchy contenant des extraits de ma lettre à ce dernier. Il publia cette lettre dans son journal et c'est cette lettre qui circule, en ce moment, dans les journaux de l'Est."

Entre autres declarations, le Sénateur Johnson ,dans sa lettre à McClatchy disait: "Si j'étais candidat à la Présidence je craindrais la Californie plus que New-York."

Le premier millionnaire canadien-français fut l'honorable Joseph Masson qui mourut le 15 mai 1847 Il était, à sa mort, conseiller législatif et propriétaire de la seigneurie de Terrebonne.

LE PRIX DE ROME

La lutte toujours ardente, la lutte de huit longues semaines dont la Villa Médicis est le prix, se déroulait cette année, au moins pour les peintres, dans des conditions toutes nouvelles. Au lieu du sujet unique, du vieux sujet classique imposé à tous depuis l'institution du Prix de Rome, au lieu des trois sujets propsés depuis deux ans, liberté était donnée aux logistes de montrer dans une grande figure à leur choix non seulement ce qu'ils savent, mais ce qu'ils aiment, rêvent, cherchent.

Plus d'astreinte à quelque scène, soit païenne, soit biblique, ou la seule consistait en une esquisse sur un thème donné (Jésus ressuscita le Fils de la Veuve), permettant de juger les facultés d'arrangement, de composition, d'imagination de chacun.

Cette première épreuve ne pesait d'ailleurs que très peu dans la balance académique, puisque Dionsi, le vainqueur du concours, le grand-prix, ne s'y était pas autrement attaché et avait réservé toutes ses forces pour cette vigoureuse figure de Crucifié dans la nuit sanglante du Golgotha, telle que Ribéra l'eût imaginée—Rib-ra ou Caravage—et qui l'a emporté malgré le beau réalisme de Lucien Martial dans Le Berger et la Mer, malgré les espérances que fait concevoir Mowgli et la Panthère noire de Mlle Renée Jullien, une toute jeune fille à ses débuts, malgré, surtout, le charme rare avec lequel Paul-Alexandre Hannaux avait évoqué la Bérénice de Verlaine, et transposé les vers du pauvre Lélian.

Dionisi est un tout jeune homme—puisqu'il n'a pa sencore vingt ans—dont les cheveux en broussaille, les yeux noirs, le teint mat, font penser à quelque élève de Giorgione.

Moins heureux que les peintres, les sculpteurs n'eurent pas le choix du sujet, et, même ,celui qui leur fut donné restera-t-il fameux dans les fastes de l'Ecole par tout ce qu'il avait de malencontreux. "Une muse, disait-il, remet à Apollon le couteau avec lequel il va écorcher Marsyas," et cela n'est déjà pas mal. Mais, pour attenter encore à la beauté d'un des plus beaux mythes de l'antiquité, une malheureuse annotation ajoutait: "Le monstre est ligoté au pied d'un arbre." Un monstre! celui qui rendit jaloux le dieu à l'arc d'argent, celui qui inspira à José-Maria de Heredia un des plus magnifiques sonnets des Trophées, celui dont le poète a dit "la voix lamentable et tendre."

Le faune, le chèvre-pied passe encore; mais ce monstre est, à proprement dit, une monstruosité. Celle-ci, cependant, n'a pas autrement égaré les concurrents. Si, par exemple, l'un de ceux-ci a fait de Marsyas un aegypan et mis en regard de son effarement de rustre la beauté méprisante d'Appollon, si un autre en a fait ne sorte de Silène, Baudry, Lavalley et Patrisse trouvèrent la note juste; Louis Bertola, enfin, donna au vaincu les traits douloureux d'un poète dédaigneux de celui qui va "briser ses roseaux," lui prendre la vie; et cela lui a d'ailleurs valu le permier grand-prix, la prééminencé sur son camarade Georges Baudry.

Le thème unique proposé aux graveurs en médailles avait lui-même quelque chose d'inattendu.

Le voici dans toute sa saveur: L'homme primitif guette la proie qui lui assurera sa nourriture." C'est-là, n'est-ce pas? un sujet de médaille peu prévu, à moins, comme on l'a dit plaisamment, qu'on veuille encourager la préhistoire.

Cependant, malgré quelques devancements à ladite histoire, comme la présence, aux côtés d'un des nemrods plus ou mons primitifs imaginées par les logistes de ce troisième concours, d'un chien de chasse un peu trop moderne, comme celle aussi d'une gazelle, alors également improbable, les concurrents ont fait preuve de beaucoup d'originalité et de talent, surtout Georges Guiraud, Marcel Renard et Lucien-Georges Bazor, dont le personnage farouche et camus à souhait, mais un peu trop lustré pour un de ces primitifs de l'âge des cavernes, enleva le premier prix. C'est un des meilleurs élèves de l'éminent graveur Patey. Il porte à son veston le ruban d'une croix de guerre des mieux gagnées.—Léon Plée.

MOEURS DU JAPON

A Kochi, au Japon, un vieux couple, bien vivant, vient de faire célébrer ses funérailles.

Le mari, propriétaire d'un restaurant à la mode et sa femme, sont tous deux âgés de soixante-dix ans, et leur plus cher désir était de voir célébrer leurs funérailles avant leur mort.

Un long cortège de "pleureurs" quitta le parc de Kochi, et le service funèbre, suivant le rite bouddhiste, fut célébré au temple de Hongwan.

Après le cérémonie le couple invita un grand nombre des pleureurs à fêter par un dîner leur longévité.

LE METIER DE PLATRIER

On annoce de Chicago que les salaires des plâtriers s'étant élevés à 104 dollars par semaine dans cette ville, un bon nombre d'étudiants prêtres et plusieurs étudiants gradués des Universités ont pris la truelle et apprennent le métier en quelques semaines.

La Resistance Passive

ELLE FUT JUGEE PAR BISMARK EN 1871

Paris.—Rappelons un double incident, de nature à montrer ce qu'eût été la conduite de la chancellerie allemande, si la France avait cru devoir, en 1871, adopter le système que les Allemands qualifient de "résistance passive."

Au cours de l'occupation des départements français comme gage du paiement de l'indemnité de cinq milliards, des incidents entre les populations et les troupes allemandes devaient inevitablement se produire. En août et septembre 1871, une tentative de meurtre et un assassinat furent commis à Chelles, près de Meaux, et à Montreuil (Seine). Il s'aggissait de crimes de droit commun, dans lesquels la politique n'avait aucune part.

Les deux coupables, Bertin et Tonnelet, furent déférés à la cour d'assises de Melun et de Paris. Malgré les réquisitoires très nets du ministère public, le jury prononça dans les deux cas un verdict d'acquittement.

A Melun, le procureur de la République, M. Voisin, avait objurgué: "Après la paix, il n'y a, en matière de crime, ni Prussien ni Français il y a une victime. La paix est le retour au respect de la vie humaine et il ne faut pas qu'il soit dit que, parce que la victime d'un meurtre était un Prussien, un jury français aura acquitté le coupable."

A Paris, l'avocat général, M. Thomas, avait requis avec beaucoup d'énergie et le président des assises, M. Thévenin, n'avait pas hésité à affirmer dans son résumé: "Si un crime a été commis avec préméditation, il devra être puni: il y va de la dignité nationale."

M. Thiers lui-même avait blâmé les jurés dans son message à l'Assemblée nationale: "Il faut dire à ceux qui croient que frapper un étranger, ce n'est pas commettre un meurtre, que c'est là une erreur détestable; qu'un étranger est un homme; que, pour lui, les saintes lois de l'humanité subsistent. Nous supplions les juges de ne pas partager une erreur aussi déplorable...

On conviendra qu'il y a loin de cette attitude à celle qui a été pratiquée par le Reich depuis l'entrée des Français et des Belges dans la Ruhr. En 1871, la loyauté de la France ne désarma pas le prince de Bismarck. Dans une dépêche datée du 7 décembre 1871, adressée au comte d'Armin, son ambassadeur à Paris, remise par celui-ci à M. de Rémusat, ministre des affaires étrangères, et aussitôt publiée par la presse berlinoise, il portesta avec une extrême violence, outrageant la nation française et condamnant par avance la politique de résistance, en termes que nous nous en voudrions de ne pas retourner au successeur du chancelier de fer.

La dépêche serait à citer en entier. Bornons-nous à quelques extraits:

"...Le fait que le sentiment du droit est en France si complètement éteint, même dans les cercles où l'on cherche de préférance les amis de l'ordre politique et de la justice garantie, met l'Europe à même d'apprécier les difficultés que le gouvernement français rencontre dans ses efforts pour affranchir le sentiment de l'ordre et du droit de la pression que le tempérament passionné des masses fait peser sur lui...

"...Si des crimes tels que le meurtre prémédité demeurent impunis, la conscience publique s'en trouve offensée et réclame des représailles. S'il nous était possible de nous placer au point de vue de la justice de Paris et de Melun, le droit du talion aurait cette conséquence que, de notre côté, le meurtre d'un Français, s'il était déféré à notre juridiction, n'entraînerait plus une peine. Le degré d'éducation morale et le sentiment de droit et d'honneur qui sont particuliers au peuple allemand excluent une telle éventualité...

"...Abstraction faite des dangers que nous aurions à craindre de ce côté, au point de vue de nos relations réciproques, les incidents de Melun et de Paris révèlent, même dans les classes éclairées et aisées des populations, des dispositions contre l'Allemagne qui ne peuvent demeurer sans influence sur notre attitude future, dans l'intérêt de notre sécurité...

"...Votre Excellence se souvient que les dernières négociations, engagées avec M. Pouyer-Quertier, ont été conduites sous l'impression de la confiance que la cessation du dernier reste de notre occupation pourrait, grâce à un accord réciproque, avoir lieu dans un délai plus court que celui prévu par le traité de paix. Le jour que les incidents de Melun et de Paris jettent sur les sentiments et les intentions des Français, même les mieux élevés, a dû faire évanouir cette confiance... Les rares voix qui ont eu le courage de risquer un blâme timide sur la conduite des jurés n'expliquent ce blâme que par les considérations d'utilité pratique et notamment par cette considération que les Allemands, par leur occupation, sort maintenant encore à même de faire du mal à la France; mais aucun d'elles n'y joint cette déclaration que la sentence qui a été rendue est incompatible avec les principes éternels de la justice, de l'ordre politique et avec le niveau actuel de la civilisation..."

Voilà les deux "manières" prises sur le fait. A la noblesse du langage, non exempt de fermeté sans doute, de M. Poincaré, il est loisible aux esprits impartiaux à travers le monde d'opposer les brutalités calculées—où, sous l'injure, perce déjà l'orgueil germanique—de celui qu'on a appelé un "sauvage de génie." Mais il faut en retenir le jugement de l'Allemagne bismarckienne sur la résistance... passive—Pierre Dorian.

En Faveur des Vieux Savants

Le but le plus élevé que se propose la science est de réduire l'extrême complication du monde à un nombre restreint de principes. Cela tient à la tournure à la fois analytique et synthétique de l'esprit humain.

L'antiquité, qui ignorait tout de la méthode expérimentale, espérait dissiper les mystères du monde à l'aide des seules lumières de l'intelligence. Comme on ne procède pas autrement dans les sciences mathématiques, c'est surtout cette branche de la connaissance que les anciens ont cultivée avec succès. Pour le reste, ils ne nous ont guère légué que des rêveries. Leur importance fut incontestable d'un point de vue historique, mais de ce point de vue seulement. Les philosophes grecs avaient imaginé, avec Empédocle, que les différentes substances matérielles étaient des combinaisons de quatre éléments qu'ils considéraient comme irréductibles; la terre, l'eau, l'air et le feu. Il est probable qu'avec nos idées actuelles nous ne comprenons guère ce qu'ils voulaient dire. Le terme d'éléments n'avait sans doute pas le sens que nous lui attribuons aujourd'hui. Les anciens devaient voir dans leurs éléments quatre catégories de subtances ou plutôt quatre catégories d'états que les diverses substances peuvent prendre. La terre représentait ainsi l'état liquide, l'air l'état gazeux, et le feu un quatrième état qui leur semblait distinct des précédents. S'il n'en était pas ainsi, il faudrait supposer que les anciens étaient incapables d'observer ce qu'ils voyaient autour d'eux et n'étaient doués d'esprit d'analyse que d'une façon des plus rudimentaires. Il suffit, en effet, d'examiner une motte de terre pour constater son hétérogénéité. On y trouve du sable, de l'argile et bien d'autres choses. Quelque superficielles qu'aient été les observations des antiques, des faits aussi notoires ne pouvaient leur échapper. Si donc ils les ont négligés, c'est que, par goût des abstractions philosophiques, ils retenaient les seules qualités que des groupes de choses possèdent en commun.

Le Moyen Age perpétua, en les aggravant, les erreurs de l'antiquité. A cette époque de foi, on ne jurait que par Aristote. Encore ce pholisophe n'était-il connu que par les commentaires des auteurs arabes. La doctrine d'Empedocle fut ainsi déformée au moins deux fois, ce qui contribua peu, sans doute, à l'éclaircir. L'intelligence humaine risquait, à cette époque, de se figer dans le respect outrancier de deux traditions contradictoires. La Renaissance anima la pensée morte d'une sève nouvelle. Ce n'est plus dans les vieux manuscrits, mais dans la nature éternellement jeune que les philosophes puiseront la connaissance. Les savants du nouveau style seront des artistes. Ils s'appelleront Léonard de Vinci ou Bernard de Palissy. Ils grefferont la science sur un culte nouveau, celui de la beauté, dont ils chercheront l'origine dans la nature. En édifiant ainsi les bases de la science expérimentale, ils ont préparé la plus saine des philosophies des sciences.

Désormais, si l'on cite encore les anciens, c'est du moins, le monde extérieur que l'on interroge. Au XVIIe siècle, la doctrine des quatre éléments était encore professée, mais les chimistes ne la mentionnaient plus que pour la forme, et ils l'accablaient librement de leurs critiques. Pour faire de la science véritable, il était devenu nécessaire de lutter ouvertement contre la science officielle.

LES POIVROTS ET LES TENEBRES

Werden est un lieu de promenade dominicale pour les Berlinois. On y part le matin par le train, on déjeune et on boit dans les guinguettes, et l'on rentre le soir à Berlin.

Mais il paraît qu'on y rentre souvent en zigzaguant, tant on a ingurgité de bière et de vin du Rhin. Aussi, l'administration des chemins de fer allemands a-t-elle décidé d'accrocher aux trains assurant le retour de Werden trois wagons à bestiaux, spécialement réservés aux ivrgones. Ces wagons sont plongés dans l'obscurité, d'abord, afin d'éviter les risques d'incendie provenant du bris des lampes, ensuite, parce qu'on a remarqué l'influence des ténèbres sur les "poivrots": le noir dégrise les alcooliques les plus invétérés.

C'est en 1772 que les protestants transportèrent leur cimetière sur la rue St-Jean, à Québec.

Une Intervue Avec Chaliapine

Du "Journal."

Chaliapine à Paris! La nouvelle s'en répandit soudain, hier. Chaliapine! Ce nom évoque les temps à la fois si proches et si lointains où l'art russe triomphait en France par ses ballets et ses chanteurs. Il fut tout de suite glorieux.

Aussi bien tout concourait à la prempte renommée de cet artiste. Sa vie n'était-elle pas merveilleuse comme un conte? Les fées, qui l'avaient fait magnifiquement beau, avaient voulu qu'il naquit dans un berceau de pauvre. Mais il était promis quand même à une jeunesse éclatante. Il n'avait pas vingt ans que déjà de Finlande en Crimée on célébrait son prodigieux talent de comédien et de chanteur, sa voix de basse si puissante, si profonde, si souple qu'elle semblait irréelle, encor, qu'elle fut trop émouvante pour ne pas être avant tout humaine.

Il connut les honneurs impériaux, les acclamations des foules délirantes, non seulement en Russie, mais dans le monde entier, qu'il parcourut en demi-dieu triomphant.

A ces jours d'apothéose succédèrent les années de la guerre et du bolchevisme. Rentré en Russie en 1914, Chaliapine y demeura jusqu'au mois de juin de l'année dernière.

Une tournée en Amérique, une autre en Angleterre et il vient enfin en France. Il y a huit jours il débarquait à Paris dans un incognito qui ne fut percé qu'hier.

Le voici; il est demeuré tel qu'il nous apparaissait aux soirs inoublables où montaient vers lui les bravos du public de l'Opéra. Sa taille de géant est demeurée svelte et c'est à peine si un peu d'argent s'est mêlé, près des tempes, à l'or des cheveux.

Il sourit aux amis qui l'entourent: à Raoul Gunsbourg qui l'amena le premier en France et qui est demeuré son confident, à Sem qui le croque, tandis qu'il parle, il se penche vers la fenêtre, montre le ciel et s'écrie: "il est toujours incomparable à Paris!"

Va-t-il nous conter ce qui se passe là-bas? On le presse de le faire, mais il secoue la tête.

Il objecte:

"Je ne suis qu'un artiste; je n'ai pas le droit de porter un jugement sur ce que j'ai vu; tout au plus puis-je avoir des impressions."

Une flamme éclaire ses yeux bleus, ses narines, un peu larges, qui donnent à son visage pâle une expression narquoise, palpitent. Il s'écrie:

"Non, non, je ne vous parlerai pas des heures pénibles que nous avons vécues, de nos souffrances. Je vous dirai seulement pourquoi je suis demeuré en Russie. J'ai senti que je devais le faire, parce que par ma présence, je pouvais accomplir une œuvre utile: sauver le théâtre, conserver à mes camarades moins fortunés leur gagne-pain. Fils de moujiks je suis, je puis le dire sans fausse modestie, populaire dans toute la Russie. Chaliapine continuant à jouer, quel exemple! Voilà pourquoi j'ai chanté pendant toute la Révolution. J'ai vue la loge du tsar au Théatre impérial de Petrograd occupée par de pauvres gens à peine vêtus. Ils écoutaient, muets, extasiés, les yeux agrandis, la tête reposant sur leurs poings.

"Du haut en bas du théâtre la salle était pleine à craquer d'une foule populaire dont l'enthousiasme débordait.

"Ces spectateurs se doutaient-ils qu'ils m'offraient à moi un spectacle inoubliable?"

Et la situation générale, Chaliapine va-t-il nous dire ce qu'il pense? Hélas! Sur tout les sujets de politique, sa volonté de silence est inflexible.

Mais nous presentons les privations qu'il a du endurer, comme les autres, lorsqu'il rappelle avec quel délice il retrouva les bains turcs, disparus pendant de longues années, et les 8 millions de roubles dont il paya, à l'issue de ses ablutions, le régal d'une bouillabaisse, la ouha, qu'adorent tous les Russes.—Geo. London.

PAS TOUJOURS

Ne dites pas—Toujours—je sais bien
que votre âme
Un jour se lassera de notre intimité,
Lorsque nous en serons à cette extrémité
Ne craignez rien, n'ayez pas peur
que je vous blâme.

Je sais trop ce que c'est que l'amour
d'une femme
Et vous ne pourrez pas me croire révolté,
J'accepterai mon sort avec docilité
Un peu plus triste auprès de mon
foyer sans flamme.

Je ne vous en veux point et reconnais mes torts.
Je n'aime pas que la beauté de votre corps,
Mais le charme troublant qui vous
entoure toute.

Ainsi que votre cœur où fleurit la
pitié,
Et j'espère que vous remplacerez
sans doute,
Ce qui meurt de l'amour [illegible]
d'amitié. —Gaston Clopeau.

Une Belle Necrologie

Lucien Berson avait devant lui une pile de journaux. Il venait de lire les articles nécrologiques consacres à son malheureux ami Vincent Gardin. Et il était plongé dans la plus profonde perplexité.

Ces articles contenaient les éloges les plus enthousiastes. Vincent Gardin était salué comme un de nos plus grands poètes. On le fellicitait d'avoir su, malgré les contingences et les difficultés innombrables, conserver une personnalité solide. Durant sa vie, on avait affecté de ne le point connaitre. On ne recevait ses poèmes qu'après des discussions pitoyables. Maintenant qu'il était mort, on couvrait sa tombe de fleurs. Peut-être parce qu'on ne le craignait plus!

—Tout de même, s'il revenait, pensait Lucien Berson, il n'aurait qu'à se présenter à l'Académie française pour être élu à l'unanimité. C'est curiéux comme la mort donne du talent!

Comme il avait l'esprit essentiellement pratique, il continuait d'ailleurs ainsi:

—Les événements m'apportent une leçon; essayons d'en profiter... Vincent et moi avons débuté en même temps. Nous avons connu les mêmes rêves et les mêmes deboirs Il y a neuf chances sur dix pour qu'à ma mort on assiste en ma faveur au même mouvement d'admiration et de sympathie que pour mon ami. Tout cela est très bien... Oui, mais ne puis-je rien faire pour jouir un peu, pendant mon existence, de la renommée qu'on m'accordera si largement plus tard?... Dame! il me semble que la question vaut la peine d'être étudiée...

Evidemment!

Il l'étudia si bien que, quelques jours après, il avait élaboré tout un plan. Des camarades consultés lui en avaient garanti la réussite et promettaient d'être ses complices. Il était radieux comme à la veille d'une victoire certaine. Dans sa joie, il criait:

—Ah! on ne veut pas me payer plus de trois sous la ligne!... Après l'événement, je n'écrirai plus rien à moins de cinq sous...

L'événement, on l'a deviné, c'était sa mort. Il avait décidé de faire croire à sa disparition fatale. Le moyen qu'il avait trouvé pour que la nouvelle parût vraisemblable, lui plaisait beaucoup. Il évoquait déjà les articles qu'on lui consacrerait. On l'appellerait "notre distingué confrère"... "l'auteur glorieux"... "l'éminent écrivain." Et qui sait? peut-être "l'illustre maître!" Le public se précipiterait en masse chez les libraires pour acheter ses œuvres. Quelques jours plus tard, un démenti paraîtrait, qui serait une nouvelle occasion de lui adresser quelques compliments. C'était réglé dans les moindres détails, comme un scenario de cinéma. Aucune anicroche n'était possible...

Pour la réalisation de ce plan, il choisit l'époque des vacances, celle où les journaux ont besoin de copie. Il n'entendait point qu'on reléguât en quatrième page sa nécrologie.

Et tout d'abord il fit annoncer dans les "Déplacements et Villégiatures" son départ pour la Suisse, le drame devant se passer là-bas. En réalité il demeura à Neuilly. Il n'aurait pas eu l'argent nécessaire pour un tel voyage...

Or, quatre jours plus tard, un de ses amis se présentait dans toutes les rédactions parisiennes. Pour la vraisemblance il avait mis une redingote et une cravate noire. Il annonçait le malheur, l'affreux malheur, le malheur irréparable. Lucien Berson, le confrère si apprécié, avait disparu dans une crevasse profonde, au cours d'une excursion sur la Jungfrau. Les guides qui l'avaient accompagné étaient rentrés à Lauterbrunnen sans le moindre espoir qu'on puisse même retrouver son corps. L'ami demandait qu'on annonçât cette catastrophe, qui plongerait dans la douleur les innombrables admirateurs du regrette poète.

Les journaux voulurent bien promettre un article. Ils déploraient de ne pouvoir s'engager à publier le portrait du disparu. Mais ils gardaient sa photographie. Peut-être auraient-ils l'occasion de la donner?

Dans sa cachette mystérieuse de Neuilly, Lucien Berson était inquiet. Il redoutait mille dangers. Il n'osait sortir, de peur d'être mêlé à un incident de la rue. Quel désastre si on avait publié: "M. Berson dont nous annonçons la mort d'autre part en Suisse, a été victime, cette nuit, d'un accident de voiture, à Neuilly." Son imagination lui inspirait d'ailleurs des terreurs ridicules. Ainsi il redoutait qu'un typographe commit une erreur et qu'un metteur en pages plaçât le nom d'un assassin sous son portrait.

Avec quelle hâte, le lendemain matin, il lut les journaux!

Hélas! trois fois hélas! au lieu des éloges qu'il attendait, ce fut une avalanche de critiques qu'il reçut. On lui niait tout talent... On lui reprochait son arrivisme. C'était lamentable! Rarement la presse avait été aussi violente.

Le pauvre homme en était abasourdi. Il demeurait les yeux fixes devant toutes ces feuilles, qui tremblaient entre ses doigts. N'avait-il [illegible] coppé tant d'ingéniosité que pour aboutir à cela? Le coup était terrible. Il en fut assommé. Une heure plus tard on le conduisait à l'hôpital. Et lesoir même, il rendait le dernier soupir...—Albert Acremant.

La Sirene de la Normandie

Accroupie au bord de la mer, câlinement blottie entre ses deux formidables remparts de falaises au milieu desquelles le soleil fait nuitamment sa plongée dans les ondes, Etretat contemple l'Occident. Mais l'Occident, à son tour, se reporte souvent vers la Normandie: nombreuse la sélection du Nouveau Monde qui revient chaque année ,attirée par la gaie simplicité de cette originale petite plage.

Déjà, au temps des Césars, et bien avant le réveil de Jérusalem, l'envahisseur avait découvert Etretat. Les Romains, gens compliqués, méprisant la vaste baignoire, se construisirent des bains à leur gré au pied de la falaise d'Amont. Puis un jour, l'on ne sait plus quand ni pourquoi, les Romains s'en allèrent et Etretat se rendormit pendant de longs siècles, bercée par le son des flots prometteurs et ravisseurs.

Finalement, il y a un demi-siècle, survinrent les créateurs. Veni, vidi, vici! Touchée par la baguette féerique de l'art, Etretat, pauvre petite gueuse de la mer, ouvrit les yeux et secoua définitivement sa longue torpeur. Ce furent, d'abord Alphonse Karr; puis les grands peintres: Isabey, Besnard, Diaz, Courbet (qui fit sa Vague), Félicien David, Detaille, Vibert, Poitevin; des compositeurs comme Offenbach et Massenet. Enfin ce fut Guy de Maupassant. Génie familier du pays, c'est son nom qu'acclame la rafale se déferlant contre la falaise, que susurrent les clos des petites fermes, que gémissent en se ployant les grands peupliers qui s'en vont vers les châteaux isolés, les tristes manoirs. Magie des mots: Etretat, le Grand-Val, Criquetot, Vaucotte—comme tout ce pays se déroule devant nous en parcourant ses contes normands.

Depuis longtemps, la diligence des Ifs a été remplacée par un petit train joujou, bien sale. C'est pourtant ce véhicule qui a servi de transport à des milliers de blessés français, anglais et américains, victimes de la guerre monstrueuse, et Etretat fut brutalement transformée en lieu de souffrance; ses hôtels devinrent des hôpitaux, son casino se fit salle d'opérations. C'est alors qu'une charmante Newyorkaise, Mrs. Grovene Vail Converse, fit parvenir à son ami Camille Oudinot l'écrivain, le produit de la vente d'un petit volume de vers qu'elle venait de publier, à distribuer entre les hôpitaux français et américains d'Etretat.

Malgré les péripéties des années, Etretat n'a que peu changé. La tranquille petite ville de pêcheurs s'est vu lentement entourer de villas enguirlandées de riants jardins: le casino s'est fait plus coquet et sa plage ruisselle de maillots multicolores qui charment sans déguiser: là, et partout, se poursuit la jolie trame des flirts qui ont tant plu à Marcel Prévost et à Hergesheimer.

A la Passée, dans le Grand-Val, juste avant la villa la Guillette, naguère à de Maupassant—ne l'entend-on pas s'écrier :"François, voici des dames, vite le jeu de boules"—s'étalent de nombreux courts de tennis, tandis que, sur la falaise d'Aval, trône un golf, magnifique de par sa situation. Golf qui attend plus patiemment que ses fervents son agrandissement promis, ainsi que l'amélioration de la pauvre route qui y mène, vrai Via Appia des automobilistes.

Cependant, l'on circule toujours par la rue Alphonse-Karr, la rue Isabey, la rue Poitevin et l'on trouvera toujours la villa Diaz, la jolie "Chaufferette," construite par le peintre Poitevin, la grande "Villa Orphée," d'Offenbach et, plus récemment, le "Clos Lupin," de M. Maurice Leblanc—puis de centaines d'autres plus ou moins somptueuses comme celle de M. Mac Kenna, frère du chancelier britannique; la "Villa Washington," du général Corbin; "le Donjon," de Mrs King, américaines, celles-ci.

Mais, à l'aval du casino, les barques robustes et trapues sont toujours hélées sur les galets en attendant la marée, les noires caloges, les filets, les cabestans, tout l'attirail des travailleurs de la mer, petit clan fermé et hardi. Dès l'approche des premières bourrasques le casino se renfrogne, ainsi que la musulmane qui baisse sa voilette quand parait un mâle, les hotels plient bagage, les villas referment leurs paupières et Etretat, redevenue simple village de pêcheurs, éteint ses lumières en prévision du long hivernage, s'abandonnant au sinistre vacarme des bardis qui s'abattent sur les galets.—George G. Fleurot.

JAURES AU PANTHEON

Le gouvernement français a reçu des groupes socialistes une demande pour que les restes de Jaurès soient transportés au Panthéon. Le Cabinet ayant simplement accusé réception de cette demande et ne paraissant pas vouloir lui donner une solution aussi rapide que le désirent les promoteurs, M. Paul Boncour sera chargé de déposer à la rentrée de la Chambre une proposition de loi à ce sujet.